

## VII.

## LE PONT DE LA GRAINÉE.

Pierre-Paul, le héros de la matinée, et sa chère petite Marcelle, ouvrirent le bal villageois. L'on vit figurer avec eux tous les enfants du Moire ou de la Plantelle, et même les jeunes messieurs et demoiselles de Beauval.

Eugène eut pour danseuse Renée Morgan, Louis, Mariette Roverin; Briec Roverin fut le cavalier de Laure, Tanguy Morgan celui de Suzanne. Les enfants de Jérôme Gillet, petits neveux et petites nièces du maire Mathurin Lebleu, entre autres Aubin le prix d'honneur, prirent part à ce premier quadrille, auquel succédèrent bientôt des danses moins enfantines.

Les grands gars et les jeunes filles de Saint-Loup réduisaient les enfants au rôle de spectateurs. Des nuages de poussière s'élevaient sous les pas moins légers des couples rustiques qui rivalisaient de grâce ou de gambades. La famille de Beauval se réfugia au presbytère, et, profitant ensuite de sa présence au bourg, fit quelques visites aux habitants les plus notables.

Corentine Morgan, bonne ménagère, avait repris avec Marcelle et ses enfants le chemin de la Plantelle, où Pierre-Paul la suivit, comme de raison. Qu'aurait-il fait à l'assemblée, puisque sa chère petite amie n'y était plus? Il courut donc au Moire pour y déposer sa couronne, et, suivi de son chien Plantiau, passa gaiement le Coësnon sur le pont de la Grainée.

Plantiau, à l'attache depuis le matin, ce qui ne lui arrivait guère, bondissait et jappait avec des transports de joie. Dix fois il rattrapa Corentine et Marcelle, qui avaient pris les devants; dix fois il rejoignit son jeune maître, qui courait pourtant, lui aussi, et de bon cœur.

Plantiau était un chien de berger, presque noir, qui avait reçu le jour à la Plantelle, — de là son nom, — et que Marcelle voulut donner à son jeune ami, un 29 juin, jour de saint Pierre et saint Paul. Dès que Pierre-Paul fut d'âge à garder les bestiaux, Plantiau fut son compagnon dans les bois et les landes; si le petit père étudiait ou dormait, le chien redoublait de vigilance; aux heures de classe, le troupeau se rapprochait du bourg et Plantiau et restait seul. Après la classe, on passait inévitablement sur la rive gauche, et plus tard l'heureux chien était admis en tiers dans les jeux de Marcelle et de Pierre-Paul. Les vaches une fois à l'étable,

c'était bien autre chose; Pierre-Paul faisait un paquet de ses vêtements qu'il nouait sur la tête de Plantiau, puis ils traversaient ensemble à la nage le rapide courant du Coësnon. Pierre-Paul fut sévèrement grondé d'abord; mais plus il grandit, moins il devait courir de danger. Dans l'une et l'autre ferme, on finit par trouver tout simple l'habitude qu'il avait prise; du reste, Plantiau étant toujours de la partie, on pouvait raisonnablement être sans craintes.

— Oh! ma tante, dit Marcelle, voyez donc comme Plantiau est gai. Comprend-il que les trois plus beaux prix ont été pour Pierre-Paul?

— Je n'en sais trop rien, tant la bonne bête a de finesse; mais il voit, bien sûr, que son maître est content....

— Et nous aussi! fit Marcelle.

D'après Pierre-Paul, le chien avait compris tout aussi bien que Blaise Cordon en personne. Au lieu d'aller droit à la rivière, il était entré dans la ferme où il avait flairé, en aboyant de plaisir, les trois livres et la couronne. — Pareille preuve était sans réplique.

Vers sept heures du soir, la foule attirée par la fête se dispersa dans toutes les directions; les gens de Fougères et des communes avoisinantes prirent la route qui passe au milieu des Dames-Plorées, les Manceaux celle qui les longe; les Normands, se dirigèrent à travers les landes de Saint-Loup; les gars d'Hédée ou de Combourg passèrent le pont de Lavignais; mais les habitants de Lavignais même, ceux d'Antrain, de Dol et même de Pontorson, coupant au plus court, profitèrent du léger pont de la Grainée qui devait abréger surtout les châtelains de Beauval.

La gaieté générale était surexcitée par des libations trop abondantes sans doute, bien qu'aucun désordre grave n'eût troublé la fête; mais il était grand temps qu'elle prît fin.

Une troupe assez nombreuse de jeunes paysans des deux sexes, se tenant par la main, précédait de quelques pas la famille de Beauval. On y chantait à l'unisson, — car on ne soupçonne pas dans la contrée l'art de chanter en parties, une des chansons les plus populaires :

Piârre, mon ami Piârre,  
L'an tire-lire, l'an lire, l'an tire-lire, l'an là!  
Piârre, mon ami Piârre,  
N'as-tu pas vu le loup (bis)?

Une voix de fausset avait entonné; le refrain

## LA MEILLEURE PART.

fut clamé par tout le monde; les gars reprirent ensemble :

Hîâr au soâr, j'en vis a quatre (l'an tire-lire, etc.),  
Et des plus hauts mâtés!...

Les jeunes filles répliquèrent :

Piârre, mon ami Piârre, (l'an tire-lire, etc.),  
Veux-tu teuer le loup?

La tête de colonne allait en cadence, tous les pieds posaient et levaient à la fois; des éclats de rire accompagnaient les refrains, durant lesquels on tapait plus fort des deux talons.

La bande qui suivait la famille de Beauval s'était mise à l'unisson; de tous côtés les gars répétaient :

Que me baillerez-vous, la belle, (l'an tire-lire, etc.),  
Pour vous teuer le loup?

En ce moment les hôtes du château se trouvaient au milieu du fragile pont de la Grainée. Cent voix de paysannes faisaient chorus sur ces paroles :

Je vous baillerat, mon Piârre, (l'an tire-lire, etc.),  
Un biau petit bijou.

Un cri de terreur interrompit les rires, le chant et la marche. Le pont craquait, le pont s'était affaissé en aval du côté de la rive gauche. Le pas trop régulier des chanteurs avait peu à peu fait glisser l'un des madriers dont le bout tomba tout à coup dans l'eau. Le tablier, composé de planches à peine assujetties, se dévêlôpa en éventail. Vingt-cinq personnes roulerent à la rivière, quelques autres furent blessées. Il y eut un moment de désordre inexprimable.

La masse des gens qui s'en venaient recula en s'écrasant. Ceux qui étaient en avant sautèrent, où s'accrochant les uns aux autres, parvinrent à se hisser sur le bord, Eugène et Louis entre autres.

M. et Mme de Beauval furent brusquement entraînés en arrière, tandis que leurs deux filles couraient les plus grands dangers.

Laure, l'aînée, se cramponna de toutes ses forces à l'une des planches; avec le secours d'une main inconnue, elle put rejoindre sa mère glacée d'épouvante.

La jeune Suzanne était emportée par le courant.

De l'une et l'autre rive on tendait des perches aux autres victimes de l'accident, qui furent toutes sauvées presque aussitôt.

Suzanne seule ne put être secourue; elle était tombée juste au milieu du petit fleuve, à l'endroit le plus rapide; avant qu'on sût qu'elle était en péril, on l'apercevait à peine.

M. de Beauval la découvrit tout à coup, poussa un cri de désespoir et voulut se précipiter à l'eau; son garde-chasse le retint :

— Madame! empêchez un autre malheur!... J'y cours, moi.

Dix personnes arrêtaient le père de Suzanne.

Au même instant, on entendit deux masses tomber bruyamment en aval. Une jeune voix cria :

— Nous la sauverons!...

— C'est Pierre-Paul et son chien Plantiau! dirent cent personnes à la fois.

Le garde-chasse courait sur la berge du côté du moulin; le foule l'imita, et bientôt, à la faveur du crépuscule, les plus rapprochés purent voir plonger Plantiau, qui ramena par l'épaule la jeune enfant, déjà sans connaissance. Pierre-Paul lui souleva la tête en criant :

— Holà! quelqu'un à l'écluse, avec une corde!...

— J'y suis! répondit le garde-chasse.

Aux applaudissements de la multitude, la famille de Beauval comprit que Suzanne était sauvée.

Le madrier qui avait si malheureusement fléchi fut relevé alors; on put, avec quelques précautions, passer de l'une à l'autre rive. Eugène et Louis étaient à côté de leurs parents, lorsque le garde-chasse revint portant la petite demoiselle.

Pierre-Paul et Plantiau suivaient.

— Au Moire, au Moire! Il y aura bon feu! s'écria le jeune gars, que M. de Beauval n'eut pas même le temps de remercier.

Gervais Roverin, sa femme, ses deux fils Briec et Julien, ses trois filles Mariette, Denise et Pérrine, allaient se mettre à table pour souper.

— Pierre-Paul préfère la Plantelle au Moire, dit l'oncle Gervais, je ne lui en veux point pour ça, mais ce soir j'aurais voulu l'avoir à table; maîtres et serviteurs, nous aurions de bon cœur bu un coup à sa santé.

— Il m'a bien dit qu'il souperait ici, pourtant, fit Julien.

— Et à moi aussi, ajouta Denise.

— Si le gars a promis, il va rentrer, j'en jurerais ma croix de Dieu, dit le valet de char-rue.

— Bien sûr, ajouta Bernarde, vieille servante de soixante-cinq ans, un peu plus maîtresse au Moire que tous les maîtres ensemble, y compris le gros Gervais. Attendons encore avant de dire le bénédicité !

Les cris d'effroi de la multitude retentirent au dehors ; la Bernarde se signa, les Roverin sortaient en masse, ils couraient vers la Grainée par le plus court.

Pierre-Paul et Plantiau franchissant le fossé de séparation leur apparurent soudain.

— Bon feu ! chez nous ! vite ! vite ! dit le jeune gars, Mlle Suzanne est tombée à l'eau. On nous l'apporte !

La Gervaise n'en écouta pas davantage.

— Mariette ! Denise ! Perrine ! allons ! venez !... s'écria-t-elle.

Mais le père Gervais, tout en rebroussant chemin, questionna son neveu :

— Comme je revenais de la Plantelle, le pont a chuté, répondit Pierre-Paul, et Mlle Suzanne se serait noyée, bien sûr, sans mon brave Plantiau.

— Et sans toi, car tu es tout mouillé, s'écrièrent à la fois Briec et Julien.

— Ah ! mon cher petit gars ! dit Gervais en l'embrassant, j'aurais dû deviner le premier.

— Dam ! fit Pierre-Paul, vous m'avez assez souvent grondé pour ma manie de passer le Coësnon à la nage ; il paraît, mon oncle, que cela peut être bon à quelque chose tout de même.

— Petit malicieux, va ! Vous verrez que j'aurai toujours tort avec lui !...

Sur ces propos, la famille de Beauval entra au Moire. Suzanne avait déjà rouvert les yeux, sa mère la pressait sur son cœur avec transport.

Plantiau, étendu en travers de la vaste cheminée, se séchait en remuant la queue, mais non sans montrer ses dents blanches aux étrangers qui envahissaient le logis.

— Sale animal ! fit la Bernarde, place à mademoiselle !

Le chien grogna, regarda de travers la vieille servante et se recula tout juste assez pour lui laisser avancer une chaise.

— Madame, disait alors M. de Beauval, vous oubliez de remercier le sauveur de notre enfant !

— Moi ! s'écria la mère de Suzanne.

Courant à Pierre-Paul, elle le serra dans ses bras et le bénit en pleurant de reconnaissance :

— Je n'oublierai jamais que tu m'as rendu ma fille ! Courageux enfant ! je voudrais être ta mère ! J'en serai une pour toi ! M'entends-tu bien, Pierre-Paul ?...

Plantiau s'était levé d'un bond, il aboyait, il léchait les mains de la châtelaine, il sautait, tournait et aboyait encore.

Marcelle, Corentine, son mari et ses enfants regrettèrent toujours de n'avoir pas été présents lors de cette scène touchante. La Bernarde elle-même avait des larmes aux yeux.

— Messieurs, disait le garde-chasse à Eugène et à Louis, sans ce vaillant petit garçon, il pouvait arriver pire que la mort de Mlle Suzanne.

— Comment cela ?

— Je ne sais, mes jeunes messieurs, si l'on eût pu retenir M. votre père un instant de plus ; et le courant est mauvais, surtout à l'approche du moulin.

Eugène, Louis et Laure comblèrent de remerciements fraternels l'heureux Pierre-Paul que M. de Beauval félicita enfin avec effusion.

— Plaise à Dieu, mon petit ami, lui disait-il, que je puisse un jour vous prouver tout ma gratitude.

Pierre-Paul prit un air sérieux ; il rougit, ses grands yeux noirs se fixèrent avec quelque timidité sur le seigneur châtelain ; il voulait évidemment lui adresser une prière.

— Parlez, mon cher enfant, parlez, et, si ce que vous désirez est possible, ce sera fait, soyez-en sûr !

— C'est que c'est bien difficile, je crois, dit Pierre-Paul.

La curiosité redoubla. La Gervaise, qui apportait à Mme de Beauval des vêtements secs pour Suzanne, ses filles et les valets du Moire, restèrent ébahis.

— Expliquez-vous toujours ! nous verrons ! dit M. de Beauval avec bonté.

— Eh bien ! répondit Pierre-Paul, ça serait de demander au roi la permission de rebâtir en bonnes pierres le pont de la Grainée.

La surprise générale fut telle qu'un moment de silence s'ensuivit. La vieille Bernarde le rompit la première :

— Queu fier paysan ça donnera ! s'écria-t-elle admirativement. Ah ! t'en bien le fiston à M. Joseph, l'ainé de la famille ! Il vous sait déjà, le drôlet, que ce pont-là doublerait la valeur du bien à sa petite femme !

Les Roverin se répandirent en exclamations laudatives :

— Est-il donc malicieux !... Voilà ce que c'est que d'apprendre le latin !... La fameuse idée !... Oh ! quel fût garçonnet !...

Le fait est qu'à la Plantelle, chez les Morgan, il ne se passait guère de semaine sans qu'on déplorât, dans l'intérêt de Marcelle, les retards sans fin de l'administration. A propos du pont improvisé pour la fête, la même doléance s'étant reproduite devant Pierre-Paul, en s'en retournant au Moire pour y souper selon sa promesse à Julien et à Denise, le jeune garçon pensait déjà fort sérieusement à s'adresser au roi Charles X. Est-ce que Jacques Morgan et l'oncle Gervais, et tant d'autres, ne disaient pas à propos de tout ce qui allait mal : « Ah ! si le roi le savait ! »

Lorsqu'on peut réciter sans fautes la nomenclature des rois de France, et qu'on est capable de définir le triangle, le cercle ou le carré, il n'est pas difficile de conclure d'un tel regret que le mieux est de faire savoir au roi ce que le roi ne sait pas. Mais comment s'y prendre ?— Ici commençait l'embarras de Pierre-Paul ; une occasion excellente se présentait tout à coup, il en profita. Sa grande malice ne fut donc que de la présence d'esprit.

— Mon petit ami, dit M. de Beauval en souriant, je ferai ce que vous désirez, et s'il le faut, j'irai tout exprès jusqu'à Paris. Mais, dites-moi, n'auriez-vous pas autre chose à me demander ?

— Dam ! fit le jeune gars après avoir réfléchi un instant. Les chiens de Beauval ont de beaux colliers de cuivre jaune ; je serais bien aise tout de même d'avoir le pareil pour Plantiau.

Le chien entendant son nom se remit à bondir et à folâtrer ; M. de Beauval le caressa.

— Nous lui devons le plus beau collier, et il l'aura ; mais pour vous-même, encore une fois, que désirez-vous ?

— Mon oncle Gervais me donne tout ce qu'il me faut ; ma tante, mes cousins, mes cousines et la vieille Bernarde ne me refusent rien ; Corentine et les Morgan font de même ; si j'avais bien envie de quelque chose, je l'aurais tout de suite, et voilà pourquoi je n'ai envie de rien.

Enchanté des réparties de Pierre-Paul, M. de Beauval prenait plaisir à le faire causer, lorsque la châtelaine et Gervaise apparurent avec

La Meilleure Part. — Vol. 53. No 2.

Suzanne qui, costumée en petite villageoise, vint enfin embrasser son sauveur.

— Mais il est tout mouillé, lui ! et il s'enrhumerait, dit-elle.

— J'en serais cause, ma foi ! dit le vieux gentilhomme ; ne lui ferai-je donc cadeau que d'un gros rhume ! De grâce, mère Gervais, occupez-vous de lui un peu.

Pierre-Paul fut emmené par sa tante.

L'oncle Gervais s'approcha du châtelain, et, d'un ton confidentiel :

— Sauf votre respect, notre maître, si vous avez tant bonne envie de donner quelque chose de mieux au vaillant petit gars, je tiens, je crois, une bonne idée....

— Parlez, Gervais, parlez ! dit vivement M. de Beauval.

— Ça serait donc de moyennier un moyen de lui retrouver sa sœur Clarisse, puisque, rapport au pont, monsieur ira peut-être bien à Paris. Les marquises s'y doivent connaître l'une l'autre, et, de marquise en marquise, à force de chercher... vous comprenez, monsieur de Beauval ?

— A merveille, répondit le gentilhomme.

— Si je ne parle jamais plus à mon neveu de sa sœur, et si personne ici n'en parle davantage, c'est qu'il a du cœur, le brave gars, et qu'on lui ferait chagrin.... mais, entre nous autres, nous voyons bien les jours où il a eu souvenance d'elle, vu qu'ils s'en reviennent tout tristes du bois, Plantiau et lui !... Ah ! M. de Beauval, si vous la lui rendiez, sa sœur Clarisse, vous lui paieriez votre fille Suzanne dans la monnaie de sa pièce.... Voilà le vrai !

Ce colloque avait eu lieu dans un coin et n'avait été entendu de personne ; mais tout le monde vit M. de Beauval tendre une main reconnaissante à Gervais en s'écriant !

— A la bonne heure !... et grand merci de votre excellente idée !

Mais le chien Plantiau eut le plus beau des colliers de cuivre.

Mais, l'autorisation de reconstruire le pont de la Grainée fut enfin obtenue, — ce qui, par parenthèse, charma fort M. Emilien Durantais ;

Et Clarisse Roverin ne fut pas retrouvée.

Malgré tous les efforts de M. de Beauval et de ses amis de Paris, l'on ne parvint jamais à découvrir la marquise qui l'avait recueillie. A la vérité, par une erreur assez naturelle, puisqu'il s'agissait d'une sorte d'adoption, l'on ne

s'était enquis que de marquises d'un âge mûr, et, d'un autre côté, quand les recherches commencent, la jeune veuve du marquis de Ponthervé, Ismène de Lersant, remariée à son cousin le chef d'escadron, portait désormais le titre de comtesse.

Cependant, plus le petit père avançait en âge, plus il songeait à cette sœur unique dont la silhouette en deuil lui apparaissait, les mains étendues vers un objet qu'il ne parvenait point à se représenter. Souvent alors il s'en allait rêver sur la tombe de son père.

— J'aime bien Marcelle, et Corentine, et mon oncle Gervais, leurs familles, et notre bourg de Saint-Loup, mais j'ai une sœur dans le monde. M'a-t-elle donc oublié? Ne la reverrai-je de ma vie?

Plantian gémissait tout le temps que son jeune maître évoquait ces tristes pensées. Se dirigeaient-ils vers la Plantelle, le bon chien tout joyeux se remettait à bondir. Il n'aboyait et ne sautait en nul endroit, si gaîment que sur le nouveau pont de la Grainée, plus souvent appelé, — ce qui était justice, — le pont de Pierre-Paul.

## VIII.

## L'HÉRITAGE DE CLARISSE.

C'était un bourru bienfaisant que le vieux marquis de Ponthervé, bourru du meilleur ton, il est vrai. Quant à sa bienfaisance, son mariage avec Ismène, sa noble conduite envers Mme de Lersant la mère, son juste courroux contre les collatéraux qu'il déshérita, ses bontés pour Ismène, et enfin ses craintes pour l'avenir de la jeune Clarisse, démontreraient au besoin qu'il savait allier la générosité, le dévouement même, à une misanthropie invétérée, — mal commun parmi les gentilshommes de sa génération proscrite et décimée sur l'échafaud.

Ismène s'étonna de ne recevoir aucune lettre de Joseph Roverin.

— Ingrat! c'est tout simple! je m'y attendais! dit le marquis. Il s'est débarrassé de sa fille Clarisse et ne vous remercie point...

— Le pauvre homme est presque aveugle et fort malade; je suis vraiment inquiète de lui, objecta Ismène.

— Trop de bontés, madame!... N'y a-t-il pas au village un curé, dix bourgeois, vingt paysans lettrés, capables de tenir la plume à la

place de votre M. Roverin? Ingrat, vous dis-je, ingrat!... Du reste, à mon sens, c'est fort heureux...

— Fort heureux? murmura Ismène étonnée.

— Oui, reprit le vieillard, parce qu'une rupture, très désirable en fait, aura lieu ainsi sans qu'il y ait aucunement de notre faute. Vous savez que le père et le frère de Clarisse sont en Bretagne; mais vous ignorez le nom de leur village.

— Je pourrais l'apprendre aujourd'hui même.

— Ne vous en informez point; c'est à M. Roverin d'écrire le premier; il n'écrira pas, tant mieux! Les liens du passé seront brisés par cela seul.

— Comment! vous voudriez que Clarisse restât à jamais sans nouvelles de sa famille?

— Oui, assurément.

— Monsieur le marquis, je ne puis vous comprendre.

— Ecoutez-moi, Ismène; vous comptez faire de cette enfant une espèce de demoiselle...

— Une demoiselle tout à fait! s'écria vivement la jeune marquise.

— Plus vous l'élevez, plus mes arguments seront justes. Son petit frère va devenir un gros paysan, un rustre, illettré selon toute apparence. Laissez le frère et la sœur étrangers l'un à l'autre, dans leur intérêt à tous deux.

Ismène avait la plus grande confiance en son vieux mari, qui insista longuement. Il développa son opinion avec une conviction profonde, avec une habileté spécieuse, de nature à persuader une tête moins jeune. Ismène se résigna donc à suivre son misanthropique conseil.

Pendant un an, Clarisse demanda souvent des nouvelles de son père et de son petit frère; Ismène lui répondait fort sincèrement qu'elle était elle-même bien affligée de n'en pas recevoir.

— S'ils avaient péri en voyage? dit un jour Clarisse en pleurant.

— Hélas! je commence à la craindre! murmura la marquise vivement émue, mais tu as en moi une seconde mère, mon enfant; aime-moi bien, Clarisse, je remplacerai tous ceux que tu as perdus.

La petite fille se précipita dans les bras ouverts de sa bienfaitrice; elles pleurèrent ensemble, et ensuite ne reparlèrent jamais de Joseph ni de Pierre-Paul Roverin que comme de parents qui ne sont plus.

Les années se succédèrent: Clarisse grandit; elle était la plus tendre amie d'Ismène, sa sœur,

sa fille, sa compagnie inséparable. Le vieux marquis n'avait pas tardé à se prendre pour elle d'une affection dont elle sut se rendre digne par une tendresse filiale pleine de charmes. En mourant, il lui légua soixante mille francs destinés à être sa dot.

Clarisse le pleura comme s'il eût été son aïeul.

Ismène, à l'âge de vingt-six ans, se trouvait veuve. Unique héritière d'une immense fortune, elle devait être fort recherchée, mais elle se ressouvint de ses premières amours pour le comte de Lersant qui, de sous-lieutenant devenu chef d'escadrons, n'avait point cessé pour cela d'être le plus aimable des hommes.

Clarisse venait d'atteindre sa seizième année; l'on n'aurait pu trouver fleur de beauté plus se-reine, grâces plus naturelles, cœur plus tendre, âme plus candide ni plus reconnaissante; mais la jeune veuve l'aimait trop sans doute au gré du comte de Lersant. Avec tous les ménagements convenables, il déclara que Clarisse Roverin lui semblerait fort gênante dans son intérieur.

Ismène bouda un instant.

— Il faut la marier, ma chère amie, se hâta d'ajouter le cousin et futur époux; assurons son avenir, n'est-ce point là votre vœu le plus cher?

— Je n'ai jamais songé à me séparer de Clarisse.

— La condamneriez-vous à un célibat perpétuel? Chère Ismène, votre tendresse serait de la cruauté.

La jeune veuve sourit.

— Allons! Edouard, je souscris à vos projets.

— De tout cœur?

— De tout cœur.

— Sans arrière-pensée, sans me traiter de vilain jaloux qu'inquiète une amitié maternelle?

— Oh! je ne vous promets pas cela, monsieur! Je suis trop sincère; et tenez, je vous en voudrai toujours un peu, mais je me rends à mon seigneur et maître.

Ismène le prenait déjà sur le ton léger; le comte ne put être badin:

— Je vous donne mon cœur tout entier; Clarisse a, je le vois, une grosse part du vôtre...

— Oui, je l'aime, et je veux qu'elle soit heureuse, repartit vivement la jeune veuve.

— Je ne négligerai rien pour cela, je vous le jure! Aussi, malgré toutes mes répugnances,

vais-je vous prier d'ouvrir vos salons à une foule de gens qu'entre nous je n'aime guère.

— Quelles gens, mon ami? demanda Ismène fort surprise.

— Votre jeune protégée est sans naissance, ma chère cousine. Ses soixante mille francs et ses beaux yeux ne lui feront pas épouser un duc et pair, n'est-il point vrai? Il faudra donc attirer ici des jeunes gens de sa classe, des bourgeois, des parvenus...

Ismène soupira.

— Nécessité n'a pas de loi, ajouta le comte de Lersant, et je suis trop heureux, aujourd'hui, pour ne pas me féliciter de faire un léger sacrifice d'amour-propre à celle qui consent au bonheur de ma vie. Votre charmante compagne m'est chère, Ismène; je partage l'intérêt que vous lui portez; et si, par raison, plus que par un ridicule caprice, je trouve qu'elle ne saurait être en tiers dans notre existence, croyez que je lui souhaite à elle aussi un avenir embelli par l'amour d'un époux digne d'elle.

Le jour de la signature du contrat, le barreau, la finance et l'industrie se coudoyaient avec l'aristocratie dans les salons de l'hôtel Ponthervé.

— Monsieur le comte de Lersant fait un beau rêve! disaient les gens d'argent.

— Les neveux et nièces de feu le marquis de Ponthervé en font un fort désagréable, par compensation, répliquaient les gens d'affaires.

— A coups de procès, ils ont anéanti le patrimoine de Lersant; les Lersant prennent leur revanche: tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

— Charmant mariage!... Fête admirable!

— ... Où sommes-nous? où allons-nous? Mais c'est un gâchis, un péle-mêle, ma chère baronne!

— Plus bas, vicomtesse! Ne blessons personne, s'il se peut.

— Les blessées, c'est nous! L'on aurait dû nous prévenir, je serais venue en fiacre.

— Moi, j'aurais envoyé quelqu'un à ma place.

— L'étrange macédoine! C'est une gageure!...

— Plaignons-nous!... Les sorbets seuls ont un parfum distingué.

L'impertinente critique des douairières qui murmuraient ainsi choqua la jeune Clarisse, égarée d'aventure non loin de leur groupe ultra blasonné; elle prit la fuite et se trouva bientôt au milieu de femmes qui miaudaient en se dé-